

Une semaine, un livre

N°360, 31 Mai 2020

La terre que nous foulons

Jesús Carrasco

La tierra que pisamos

Traduit de l'espagnol par Marie Vila Casas

2016, Robert Laffont 2018, 10/18 2018

236 pages

Dans un monde dystopique, situé après la Seconde Guerre mondiale, alors que l'empire nazi s'étend sur l'Europe, une vieille allemande vit dans une colonie espagnole avec son mari, officier en retraite sénile et handicapé. Un jour apparaît un vagabond au portail du jardin. Au lieu d'appeler les gardes, elle l'accueille.

Elle est fascinée par cet homme qui bouge peu, ne dit rien et ne demande rien. Elle commence à chercher d'où vient-il et quel est son passé. Elle ouvrira des mémoires qui résonneront avec sa propre histoire. À partir de ce scénario, Jesús Carrasco écrit un livre sur le totalitarisme, le colonialisme, l'esclavagisme, le fascisme et de façon plus générale sur la violence et la folie du pouvoir et des hommes dans ce qu'elles ont de plus absolu et incompréhensible.

Comme dans son premier roman, *Intempéries* (*une semaine un livre* n°121), Jesús Carrasco situe son histoire dans la campagne aride et dure du Sud de l'Espagne : deux personnages, comme une sorte de huis-clos des sentiments, dans un cadre hostile, entourés de quelques figurants précis et bien campés. Une trame qui croise sans cesse le passé, les souvenirs et le présent, et qui rapproche inéluctablement ces deux êtres qui n'ont rien en commun de premier abord et qui n'auraient pas dû pouvoir se rencontrer.

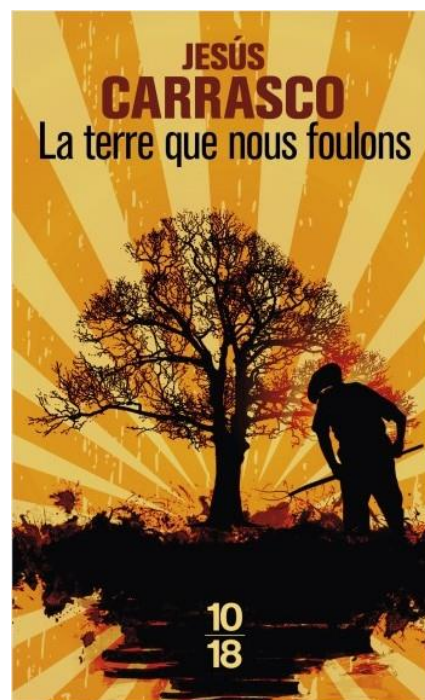
Jesús Carrasco écrit dans un style dur comme ce dont il parle. Un style fort, âpre, souvent elliptique comme pour refléter l'impossible compréhension de ce qui se passe, souvent débordant de détails triviaux et sinistres comme pour montrer l'horreur en direct. Une écriture empreinte de poésie brute.

Il est un des romanciers espagnols de la nouvelle génération, comme Andrés Barba (*Une semaine un livre* n°265, 292 et 313 bis) qui apportent un regard nouveau sur le XX^e siècle et ses errements.

.

Éléments biographiques

Jesús Carrasco est né en 1972 à Olivence en Extremadura et a grandi près de Toledo où son père était instituteur. Il fait des études pour devenir professeur d'éducation physique, métier qu'il n'exerce que peu de temps pour se tourner vers la rédaction publicitaire puis la littérature. Il a publié deux romans. *La terre que nous foulons* a obtenu le Prix de littérature de l'Union européenne.



Une semaine, un livre

Extraits :

Je me redresse sans quitter l'homme des yeux, recule lentement jusqu'à la porte ouverte et prends le fusil de chasse accroché dans l'entrée. Je dois me mettre sur la pointe des pieds pour atteindre la bandoulière avec les cartouches. Si la menace avait été violente et si, au lieu de ce misérable, un voleur avait tenté d'entrer dans la maison, je n'aurais pas eu le temps de le repousser. Mais je ne peux pas me permettre de laisser le fusil chargé à portée de main de Iosif. Pas une nouvelle fois.

Mes doigts tremblent pendant que j'introduis la cartouche dans le canon. Je referme l'arme, je descends les marches et j'avance vers lui. Je m'arrête à une certaine distance, j'appuie fortement la crosse contre mon épaule, m'attendant à tomber sur un poivrot désorienté qu'un manche à balai devrait suffire à maîtriser, je l'espère.

« Vous ne pouvez pas rester là, lui dis-je. C'est une propriété privée. » Il ne répond pas, ne bouge pas, ne tourne pas la tête pour me regarder. De ce côté-ci de la barrière, je ne distingue que le sommet de son crâne, ses cheveux broussailleux et sales. J'attends. Kaizer fourre son museau entre les planches de bois et donne des petits coups de plus en plus impatients, comme une sorte de version aimable de ce que seraient les miens, du bout de ma chaussure. Je m'approche un peu, je le touche à deux reprises avec la crosse et je m'écarte. Il ne bouge toujours pas, et j'imagine un instant qu'il est mort. Je me déplace latéralement vers le portillon par lequel on descend au jardin potager. Je veux pouvoir me pencher de l'autre côté tout en restant à distance. C'est un homme mince vêtu de la veste foncée que j'ai déjà vu, et d'un pantalon noir. Il est allongé contre la grille, les jambes étendues, la tête inclinée et les mains sur les cuisses, paumes vers le bas. Près de lui, une valise, et posé dessus, un chapeau marron. Il n'a l'air ni d'un mendiant ni d'un poivrot, et si ce n'était qu'il s'est couvert de poussière en s'asseyant par terre, il pourrait entrer n'importe où ainsi vêtu.

.

Au début, Léva pense que c'est le hasard qui gouverne sa nouvelle vie. Un doigt qui désigne sans raison apparente celui qui monte ou qui descend. Peu importe que l' élu soit vieux ou jeune, originaire d'un pays ou d'un autre. Ils s'arrêtent, pointent du doigt, et les gens sont traînés sur les planches, évacués parfois à coups de pied par leurs propres compagnons de captivité quand ils traînent, tel un corps étranger expulsé par un organisme sain.

Les jours passant, il se rendra compte que ce n'est pas le hasard mais la violence qui a pris sa destinée en main. Seuls demeurent en vie les êtres capables de frapper autrui pour s'approprier sa nourriture, la lui arrachant des mains ou la lui ôtant de la bouche s'il le faut. Demeurent en vie ceux qui supportent de rester debout et ne succombent pas à l'épuisement qui les pousse vers le sol où s'entassent les corps agrégés. Ils grimpent sur eux et lèvent le menton pendant des heures pour rattraper le peu d'air présent dans la partie supérieure de la caisse, là où des orifices laissent entrer quelque chose de l'extérieur. Demeurent en vie les hommes qui supportent l'écrasement qui se produit chaque fois que le camion s'arrête et que les portes s'ouvrent. Et Léva est vivant.